L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

BUREAUX: rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 14 JANVIER 1895 Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 14 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET
—D'UNE—
TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

TROISIÈME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

Le coupé de Mme Villarceau se dirigeait rapidement vers Passy.

La grand'mère, heureuse sans doute d'avoir son petit fils à côté d'elle, s'était mise à lui parler, passant d'une chose à une autre; elle cherchait à intéresser Lucien afin de l'empêcher de s'absorber dans ses pensées. A vrai dire, le jeune ingénieur écoutait distraitement, assez indifférent aux petites histoires mondaines que racontait la vieille dame.

Certes, son oreille aurait été autrement attentive, si Mme Villarceau eût parlé d'Emilienne; mais pendant tout le trajet, avec intention sans doute, elle ne fit aucune allusion à la jeune fille.

—Et cependant, se disait Lucien, je le sens, je le devine, elle a quelque chose à me dire au sujet d'Emilienne.

Ils arrivèrent. La voiture s'étant arrêtée devant le perron de l'hôtel, le jeune homme sauta lestement à terre et tendit sa main à Mme Villarceau pour l'aider à descendre.

—Lucien, dit la grand'mère, je désire causer quelques instants avec toi; nous avons le temps; ton père est à sa clinique où ta mère doit venir le prendre, maintenant, et ils ne rentreront pas avant sept heures.

Ils montèrent dans les appartements et Mme Villarceau fit entrer le jeune homme dans son petit salon. Après s'être débarrassée de son manteau et de son chapeau, qu'elle remit à sa femme de chambre, la grand'mère s'assit dans un fauteuil et fit signe à Lucien de s'asseoir en face d'elle.

—Mon cher enfant, dit-elle, je n'ai pas été beaucoup surprise en te trouvant tantôt chez Emilienne; car c'est en pensant que je te rencontrerais là que je me suis décidée à faire aujourd'hui une visite à ma protégée; je n'en étais pas absolument sûre, cependant; mais toute la semaine tu as été préoccupé, agité, comme inquiet; je t'ai observé et à certaines paroles qui te sont échappées, j'ai deviné ton intention; enfin ce matin, quand j'ai appris que tu n'irais pas à ton ministère cette après-midi, je me suis dit: "Il ira voir Emilienne. Je ne m'étais pas trompée".

—Et bonne maman a voulu nous surprendre?

—J'aurais voulu arriver assez tôt pour arrêter sur tes lèvres les paroles que tu as fait entendre à Emilienne. Je ne sais pas tout ce que tu as pu lui dire, mais je m'en doute. Quand je suis entrée, vous étiez très émus l'un et l'autre; la pauvre petite était tellement troublée qu'elle ne savait que dire et oubliait de m'embrasser.

Lucien, pour longtemps peut-être, oh! je ne dis pas pour toujours, tu as troublé la douce tranquillité d'Emilienne.

—Oh! grand'mère!

—Cette jeune fille est une sensitive et elle est douée d'une délicatesse qui lui fait tout exagérer; elle a peur de tout et d'elle même. Sans le savoir et certainement aussi sans le vouloir, tu as mis en elle des inquiétudes, tu as porté le trouble dans son âme.

—Mon Dieu! que dites-vous?

—Ce qui est. Enfin, on ne peut éviter ce qui doit fatalement arriver. Ce que je n'ai pu empêcher aujourd'hui serait arrivé demain ou un autre jour.

—Mais que pensez-vous donc?

—Rien qui puisse diminuer ma confiance en vous deux; rien qui puisse altérer mon affection pour toi et porter atteinte à la sagesse, à la vertu de cette jeune fille; car je te connais, Lucien, et je connais aussi Emilienne. Tu es incapable de ne pas respecter cette enfant, qui est sous ma protection, et elle est incapable de manquer à un seul de ses devoirs.

Lucien, tu aimes Emilienne depuis un an.

—Depuis plus longtemps, bonne-maman.

—Qu'as-tu fait pour te guérir de ton amour?

—Tout ce qu'il m'était possible de faire.

—Oh!

—N'en doutez pas! Mais l'amour s'était si bien emparé de mon cœur, de mon être tout entier, que la lutte était impossible; il a été plus fort que ma volonté, plus fort que mon raisonnement, plus fort que tout. Alors j'ai compris que je ne pouvais avoir le bonheur sans Emilienne, j'ai compris qu'elle était toute ma vie, que c'était elle qui ensoleillait mon avenir.

Mme Villarceau hocha la tête.

—Une passion! murmura-t-elle.

—Ah! bonne-maman, si vous saviez comme je l'aime! s'écria le jeune homme.

—Tu me le dis assez. Je ne te demande pas si Emilienne t'aime, je le sais depuis longtemps. Elle aussi a voulu défendre son cœur et a essayé de lutter contre un sentiment qu'elle n'osait s'avouer à elle-même.

Ah! Lucien, Lucien, pourquoi t'es-tu tant pressé de parler de ton amour à Emilienne?

—Je ne pouvais plus attendre.

—Ne dis pas cela, tu as subi un entraînement auquel tu devais résister. Que va-t-il résulter de cela?

—Mais....

—Laisse-moi dire et écoute: Emilienne, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, ne nous faisait plus que de rares visites; à présent, elle ne viendra plus.

Le jeune homme tressaillit violemment et devint très pâle.

—Elle ne peut plus venir, ajouta Mme Villarceau, tu l'as chassée de notre maison.

Lucien laissa échapper une plainte sourde et courba la tête.

Mme Villarceau avait raison, il le comprenait.

—Ah! mon pauvre ami, reprit l'excellente femme, heureusement que tu as ta grand'mère.

—Oh! oui, fit le jeune homme.

Il glissa de son fauteuil, tomba à genoux devant Mme Villarceau et s'empara de ses mains qu'il couvrit de baisers.

—C'est bien, c'est assez, je sais que tu m'aimes, disait la grand'mère, ayant peine à contenir son émotion.

Lucien resta à ses genoux, assis sur un tabouret.

—Vous êtes avec nous, n'est-ce pas, bonne maman? dit-il.

—Tu le sais bien, répondit-elle, et c'est sur moi que tu comptes?

—Oui.

—Qu'as tu promis à Emilienne?

—Qu'elle serait ma femme.

—Et tu ne vois à cela aucune difficulté?

—J'en vois plusieurs; mais grâce à vous, elles disparaîtront. C'est vous, bonne-maman, qui plaiderez, auprès de mon père et de ma mère, ma cause et celle d'Emilienne.

—Et tu espères que je réussirai?

—J'en suis sûr.

—Ce sera moins facile que tu ne le crois. Ton père et ta mère ont en vue une jeune fille belle et riche qu'ils désirent te voir épouser.

—Je la connais; ils m'en ont déjà parlé et ont pu se convaincre que je ne voyais pas mon bonheur dans ce mariage. Ils se sont même imaginé que je m'étais si complètement donné à la science, que l'idée seule du mariage me répugnait. Comme ils se trompent!

Enfin, bonne-maman, mon père et ma mère m'aiment assez pour renoncer à certaines espérances, quand ils sauront qu'il s'agit du bonheur de ma vie.

—Assurément, ton bonheur sera ma force, ou, si tu aimes mieux, mon armure de bataille; j'aurai bien aussi d'autres armes en réserve; mais ne te fais pas illusion, il me faudra vaincre l'une après l'autre toutes les oppositions, et cela demandera du temps.

—Je serai patient.

—Voilà, Lucien, le rôle que tu vas faire jouer à ta grand'mère, une vieille femme!

—Sous vos cheveux blancs, bonne-maman, vous avez conservé toute votre jeunesse.

—Flatteur!

Il y eut un bout de silence.

—Lucien, reprit gravement Mme Villarceau, il serait nécessaire que tu t'éloignasses de Paris pendant quelque temps.

—M'éloigner de Paris? fit-il très étonné.

—Oui, dans ton intérêt; tu as de fréquentes irritations nerveuses qu'il faut calmer, et puis, toi n'étant pas là, j'agirai plus librement.

Le jeune homme sourit tristement et secoua la tête.

—Bonne-maman, dit-il, vous avez une arrière-pensée.

—Non, mais je veux ta tranquillité et celle d'Emilienne. Si tu restes à Paris, tu la reverras, et il ne le faut pas, jusqu'au jour où sans trembler, sans trouble, elle pourra mettre sa main dans la tienne. As-tu confiance en ta grand'mère?

—Oh! bonne maman!

—Eh bien, crois-moi, éloigne toi pendant un mois, deux mois s'il le faut; le moment venu, je te rappellerai.

—Mais où voulez-vous que j'aille?

—Où tu voudras.

—Il faut que j'obtienne un congé.

—Il me semble que sans demander un congé, sans cesser de remplir tes fonctions, tu peux faire un agréable voyage d'un mois ou deux. Voyons, ne nous as-tu pas dit avant hier que le Ministre avait décidé de former une commission d'ingénieurs des mines, qui serait chargée d'explorer nos montagnes du midi de la France et de s'y livrer à des recherches et à des études scientifiques qui seraient l'objet d'un rapport géologique?

—Oui, c'est vrai.

—Ne nous as-tu pas dit aussi que ton directeur t'avait proposé de faire partie de cette commission?

—En effet, bonne maman, cette proposition m'a été faite.

—Eh bien, mon cher enfant, pour les raisons que tu sais, il faut accepter.

—Bonne maman, je partirai.

—Très bien, tu deviens raisonnable.

—Vous ordonnez, j'obéis.

—Quand la mission doit-elle quitter Paris?

—Pas avant une dizaine de jours. M'autorisez-vous à aller voir Emilienne avant mon départ?

—Non, Lucien, car ce serait une nouvelle et douloureuse entrevue, que nous devons éviter à ma protégée.

—Mais que pensera-t-elle?

—Sois tranquille, je vais avoir aussi, moi, une mission à remplir auprès de la pauvre enfant; je me charge de la rassurer, de calmer ses craintes, d'apporter l'apaisement dans son âme tourmentée.

—Vous la verrez souvent, vous me le promettez?

—Oui, je te le promets.

—Et vous lui parlerez de moi.

—Sans doute.

—Il faudra m'écrire souvent, bonne maman.

—Je te fais aussi cette promesse, mais à une condition.

—Laquelle?

—C'est que tu répondras à chacune de mes lettres et que tu n'écriras pas à Emilienne.

—Oh! vous me demandez trop.

—Non, laisse-moi te faire subir cette épreuve que je sais nécessaire; si c'est un sacrifice que je t'impose, tu le feras. Mais je te parlerai d'Emilienne dans mes lettres et je ne te défends pas de parler d'elle dans les tiennes.

A ce moment le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé de la cour.

—C'est le docteur et Valentine qui rentrent, dit Mme Villarceau en se levant.

Lucien lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa avec effusion.

—Ils sont probablement plus pour Emilienne que pour moi, ces baisers, dit la grand'mère avec un malicieux sourire.

—Pour vous et pour elle, bonne-maman, répondit Lucien.

IV

L'HOMME PROPOSE.

Un samedi matin, Paul Lebrun arriva de très bonne heure à son atelier, et à huit heures il était à l'ouvrage, il travaillait à la composition du grand tableau historique qu'il destinait à la prochaine exposition des Beaux Arts; ce n'était encore que le dessin au fusain, mais quel travail sérieux, important que ce groupement des personnages, en leur donnant l'attitude, le mouvement, l'expression que chacun doit avoir, en s'appliquant en même temps à la correction absolue des lignes du dessin.

Paul allait travailler jusqu'à onze heure et demie, et après avoir déjeuné avec son père, comme d'habitude, il partirait pour Montlhéry, où il n'arriverait jamais assez vite, lui semblait-il.

C'est que le samedi et le mercredi précédents, retenu à Paris, il n'avait pu se rendre là-bas, où son amour l'appelait. Dix jours sans avoir vu Georgette; comme c'était long!

L'autre samedi, M Delteil était venu inviter son père et lui à déjeuner le lendemain à l'hôtel Villarceau; c'était une fête de famille à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Mme Villarceau. Impossible de ne pas accepter l'invitation.

Le mercredi, le jeune artiste ne put quitter Paris; un peintre célèbre, membre de l'institut, dont Paul avait été l'élève à l'Ecole des Beaux-Arts, venait de mourir, et les obsèques avaient lieu le jeudi à onze heures et demie. Le jeune homme ne pouvait se dispenser d'assister à la cérémonie funèbre. C'était un devoir, et pour rien au monde il n'aurait voulu y manquer.

Mais s'il n'était pas allé à Montlhéry, il s'y était souvent transporté par la pensée.

Georgette devait être étonnée et même inquiète de ne pas le voir. Que pouvait-elle s'imaginer? Et il n'avait pas osé, ou plutôt il n'avait pas voulu lui écrire, dans la crainte que sa lettre ne tombât entre les mains de l'aubergiste ou de sa servante et ne donnât lieu à un redoublement d'invectives grossières envers la jeune fille.

Mais le soir même il allait pouvoir se dédommager, se livrer entièrement aux joies intimes de son cœur.

Oh! se retrouver auprès de Georgette! Aux sensations qu'il éprouvait, il sentait combien il aimait cette belle et pure jeune fille, qui réalisait l'idéal qu'il avait rêvé.

Il travaillait avec entrain, avec cette satisfaction et ce sentiment de l'artiste inspiré, qui ne croit pas son talent au-dessous de l'œuvre qu'il veut produire, lorsque, soudain, la porte de l'atelier s'ouvrit.

Le jeune artiste peintre Albert Picot entra.

—Tiens, c'est toi! fit Paul, donnant un dernier coup de fusain.

—Parbleu, mon cher, comme on ne te voit plus nulle part, il faut bien qu'on vienne te relancer dans ton atelier. Tu travailles.... Ah! ah! qu'est ce que c'est que ces personnages?

—Tu ne vois pas?

—Dame, non, je cherche.

—Mon cher Albert, je te présente François Ier et à sa gauche, un peu effacée, Diane de Poitiers.

—Je les reconnais.

—Devant eux, la sœur du roi ami des lettres, la princesse Marguerite de France, tenant par la main Clément Marot, suivi des poètes et lettrés de l'époque; ils viennent, présentés par Marguerite, qui était, elle aussi, un poète, demander au roi la grâce de leur confrère et ami Etienne Dolet. L'attitude des suppliants, l'émotion du roi, la noble fierté de la princesse, qui a confiance en la justice de son frère, et l'expression attendrie du regard de la belle Diane, donneront l'animation, la vie à cette scène.

La cause du célèbre imprimeur-écrivain est gagnée devant le roi; mais dans la condamnation du philosophe aux pensées hautes et hardies, les prêtres ont joué leur rôle, comme dans le jugement qui a condamné Jeanne d'Arc, l'héroïque Lorraine, la vierge de France. François Ier ne put sauver Etienne Dolet, ce nouveau martyr du fanatisme religieux fut brûlé vif sur la place Maubert.

—Eh bien, mon cher Paul, je n'ai que ceci à te dire: Ta conception est superbe, grandiose; ton tableau sera très remarqué et, du coup, il te placera au premier rang.

—Oh! je n'en demande pas tant.

—Tu es modeste; mais quand on a ton talent, c'est permis. Et, d'ailleurs, le véritable talent, le génie lui-même est toujours modeste. Va mon ami, ton succès est certain; il sera grand, incontesté, et tous les artistes, des plus petits jusqu'aux plus grands, applaudiront des deux mains.

—Tu ne songes pas aux jaloux.

—Mon cher, le succès est plus fort que tout; quand une œuvre s'impose, quand elle est acclamée, les jaloux et les envieux disparaissent. Le public est le vrai juge; on s'incline et l'on se tait devant ses arrêts.

—Enfin, mon cher Albert, chacun fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit; je travaille pour l'art que nous aimons, pour notre école française, si grande aujourd'hui, et afin d'apporter quelque chose, si je le peux, à la gloire de la France.

Les deux jeunes gens se tendirent et se serrèrent la main.

Après un silence, Albert Picot reprit:

—Tu as dû trouver chez ta concierge une lettre que j'y ai laissée pour toi.

—Oui, mon ami, et je te remercie de la peine que tu t'es donnée pour moi.

—Pourquoi parles-tu de peine? c'était pour moi un plaisir de t'être agréable. Tiens-tu toujours à savoir quelle est la mystérieuse inconnue du bal des canotiers?

—Si j'y tiens, Albert, plus que jamais! Malheureusement......

—Achève.

—Toutes les recherches seront inutiles.

—Ne t'ai-je pas dit dans ma lettre que tu pouvais compter sur moi et que, n'importe à quel prix, je saurais le nom de la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat?

—Oui. Eh bien?

—Eh bien, mon cher, si je suis venu ce matin te déranger dans ton travail, c'est pour te dire que je n'ai plus à chercher, ayant trouvé.

Paul tressaillit violemment et son regard s'illumina.

—Alors, Albert, fit-il, tu sais....

—Oui, mais je vais te dire comment j'ai su.... Mon récit pourra ne pas t'intéresser beaucoup, mais au moins il t'amusera un peu.

—Je t'écoute, mon ami.

—Je travaille aussi, moi, mais pas avec autant d'ardeur que toi; je fréquente un peu trop, je l'avoue humblement, les brasseries et les bals de Montmartre. Il faudra que je prenne décidément une résolution virile et que tu me serves d'exemple. Enfin, pour mener à bien mes recherches, je fréquentai plus assidûment encore la Reine-Blanche et l'Elysée-Montmartre. Je tenais à y rencontrer une sylphide, que j'ai reçue deux ou trois fois dans ma chambre l'année dernière et qui est un des plus beaux ornements des endroits où l'on est censé s'amuser. Je n'ignorais pas, d'ailleurs, que la belle dégrafée était une des étoiles du bal de Bougival.

Cependant je ne la rencontrais pas, et pour cause: elle avait imité l'hirondelle et pris son vol vers la Méditerranée.

Avant hier, à l'Elysée Montmartre, quelques camarades et moi étions attablés, fumant la pipe et buvant de la bière, enveloppés d'un épais nuage de fumée, lorsque tout à coup celle que je cherchais parut devant moi et me tendit sa petite main, en me montrant ses dents blanches, comme si je ne les avais jamais vues. Une espèce de provocation.

Elle était haletante et avait la figure enluminée et couverte de sueur, échauffée par une danse de haute école qu'elle venait d'exécuter.

Je m'empressai de faire à côté de moi une place à "Colibri"—un nom qu'elle s'est donné ou qu'on lui a donné—et à appeler le garçon pour servir de la bière

—"Ma chère, lui dis-je, quand elle se fut rafraîchie, êtes-vous allée quelquefois cette année à Bougival?

—"Bougival, me répondit-elle en riant, j'adore cet endroit-là et surtout le bal des canotiers; je n'en manque pas un. Entre nous, mon cher, la société y est plus distinguée qu'à l'Elysée; on n'y rencontre pas comme ici des valets de chambre et des bonnes d'enfants.

Et elle eut une moue dédaigneuse tout à fait délirante.

—"Alors, repris je, vous avez eu connaissance d'un incident qui aurait pu avoir des conséquences très graves: un jeune homme, un artiste jeté dans la Seine, où il a failli périr.

—"Oh! je me rappelle très bien; il y eut là un acte de vengeance brutale provoqué pour rien, une gaminerie. Le jeune homme en question, très gentil, ma foi,—alors, Paul, salue,—eut l'idée de faire la charge d'un groupe dont je faisais partie; j'eus un instant le dessin entre les mains et je regrette de me l'être laissé enlever; c'était vraiment très réussi; j'y figurais sous des traits peu flattés; mais c'était tout de même d'une ressemblance......

Il a du talent, beaucoup de talent, ce petit-là.

Mon cher, voilà le jugement porté sur toi par Mlle Colibri. Et elle s'y connaît, car elle fréquente beaucoup d'ateliers en qualité de modèle.

Pour me prouver qu'elle était bien au courant de l'affaire, elle raconta la querelle au bord de l'eau, le drame dans la Seine et ton sauvetage et celui de ton ami Lucien.

—"Mais, lui dis-je, vous ne me parlez pas d'une femme qui se trouvait là et qui s'intéressa si vivement aux deux jeunes gens qu'elle promit cinq cents francs à celui ou ceux qui les sauveraient.

—Ah! oui! s'écria t-elle, Mme Prudence!

—Mme Prudence? répéta Paul d'une voix étranglée par l'émotion.

—Oui, mon cher, ta mystérieuse inconnue, la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat se nomme Prudence.

—Elle n'a pas un autre nom?

—J'ai adressé moi-même cette question à Colibri; mais elle ne connaît la dame que sous le nom de Prudence.

—Où demeure-t-elle? Que fait-elle?

—Ton inconnue, qui ne l'est plus à présent, demeure assez près d'ici, rue Lafayette, où elle tient une boutique ayant pour enseigne: *A la Pensée.* Elle vend là des objets d'art et de curiosité. A son commerce de brocanteuse, elle ajoute celui des étoffes et des costumes féminins; de sorte qu'elle est plus particulièrement connue des demi-mondaines, comme marchande à la toilette.

—Oh! fit Paul, en portant la main à son front.

—Quoi donc, mon ami? tu as l'air contrarié, affligé.

—Non, répondit vivement le jeune homme, mais je suis étonné, très étonné.

—Ça, je le comprends; tu ne pouvais pas supposer qu'une marchande de curiosités ou une marchande à la toilette fût la dame mystérieuse aux cinq cents francs. Elle s'est intéressée à toi et à ton ami, comme toute autre femme aurait pu le faire; la crainte qu'elle eut de vous voir mourir explique suffisamment son élan de générosité; la plupart des femmes, mon cher Paul, se laissent facilement aller aux entraînements du cœur. D'ailleurs, Mme Prudence pouvait donner à vos sauveteurs les cinq cents francs promis: son commerce va bien, elle fait d'excellentes affaires et elle a, paraît-il, de la fortune.

Si tu avais cru avoir affaire à quelque grande dame, te voilà un peu désillusionné: mais va, une simple marchande à la toilette peut valoir, par les sentiments du cœur, tout autant et quelquefois plus qu'une grande dame.

—C'est vrai, dit Paul, devenu songeur.

—Moi, je suis content, reprit Albert, j'ai tenu la promesse que je t'avais faite.

—Merci, mon ami, merci!

—Feras-tu une visite à Mme Prudence?

—Oui, certes.

—Elle sait évidemment que c'est à Paul Lebrun et à Lucien Delteil qu'elle s'est intéressée; le silence qu'elle a gardé, le soin qu'elle a mis à ne pas se faire connaître me donnent une haute opinion de son caractère.

—Tu la crois bonne, n'est-ce pas?

—Oui.

—Albert, je suis heureux de pouvoir enfin la remercier et serait plus heureux encore de la connaître.

—Je suis enchanté d'avoir pu faire quelque chose pour toi, mon cher Paul. Maintenant, je te quitte et te laisse travailler. A bientôt.

—Oui, à bientôt.

Les deux camarades se serrèrent la main et Albert Picot sortit de l'atelier.

Paul jeta un long regard sur sa toile, mais ne reprit pas le fusain. Il y avait trop de pensées dans son esprit pour qu'il pût se remettre utilement au travail.

Il avait retrouvé sa mère, qui se cachait à Paris sous le nom de Mme Prudence. Et sa mère était une marchande de curiosités, une marchande à la toilette!

Mais que lui importait le métier de sa mère? Elle travaillait; il n'avait pas à rougir d'être le fils d'une brocanteuse.

Sa mère, sa mère! Il allait donc pouvoir lui dire qu'il ne l'avait jamais oubliée, qu'il l'aimait; il allait donc la connaître, cette tendresse maternelle dont il avait été privé pendant tant d'années!

A l'idée qu'il allait revoir sa mère, que ravie, heureuse, elle lui ouvrirait ses bras, comme autrefois, quand il était enfant, il frémissait dans tout son être.

A ce moment, il était tout entier à sa mère. Cependant il pensa à Georgette et soupira. Il ne pouvait plus aller à Montlhéry comme c'était son intention, comme tout à l'heure encore il en avait la pensée. Ce n'était plus possible. S'il se sentait fortement attiré vers Georgette, il l'était également vers sa mère.

C'était un véritable combat qui se livrait en lui, combat entre deux sentiments de nature différente, mais ayant une égale puissance. La jeune fille d'un côté, de l'autre côté la mère. Ce fut celle-ci qui triompha.

—Non, se dit Paul, je n'irai pas à Montlhéry; ma mère d'abord, ma mère avant tout.

Pauvre Georgette!

Mais le jeune homme ne pouvait pas deviner dans quelle situation d'esprit se trouvait la jeune fille et quelles mortelles angoisses déchiraient son cœur.

Paul quitta son atelier à onze heures et demie, et, tout pensif, se dirigea vers la rue Saint-Maur.

Il arriva à midi. Le sculpteur sur bois, qui était en tout d'une exactitude rigoureuse, attendait son fils pour se mettre à table.

Ils déjeunèrent presque silencieusement, ce qui arrivait assez fréquemment depuis quelque temps.

Lebrun remarquait sans peine que Paul était préoccupé et avait comme des mouvements d'impatience.

Il ne lui fit aucune question, mais il se disait:

—A quoi pense-t-il? A sa mère, oui, à sa mère! Pourquoi donc la malheureuse, après tant d'années écoulées, est elle venue se placer entre mon fils et moi et troubler notre tranquillité?

Le sculpteur n'avait pas eu besoin de voir cette femme inconnue, qui avait veillé au chevet de Paul dans la chambre d'hôtel de Bougival, pour être convaincu que c'était Léonie, revenue à Paris, quand il la croyait encore au delà des mers.

Depuis, en observant Paul, il avait pu se convaincre aussi que le jeune artiste pensait souvent à cette femme, qui lui avait témoigné un si vif intérêt; sans doute il lui était venu à l'idée qu'elle pouvait être sa mère.

Pendant le premier mois qui avait suivi le drame de Bougival, Lebrun avait été très anxieux, constamment sur le qui-vive, s'attendant à quelque tentative audacieuse de sa femme; puis, voyant qu'elle gardait le silence, restait cachée, évidemment sous un faux nom, il s'était un peu rassuré, en se disant:

—Elle a peur, elle n'osera rien faire.

Et c'était pour éloigner de l'esprit de son fils la pensée de sa mère qu'il lui avait conseillé ces excursions, ces promenades aux environs de Paris dont nous connaissons le résultat, lequel était tout différent de celui que le sculpteur avait espéré.

Paul était devenu amoureux de Georgette et n'avait point pour cela cessé de penser à sa mère.

Tout de suite après le déjeuner, le jeune homme monta dans sa chambre et remplaça son costume d'artiste par un vêtement de ville d'une parfaite élégance.

—Tiens, fit Lebrun, quand Paul reparut devant lui, prêt à sortir, est-ce que tu ne vas pas aujourd'hui à la campagne?

—J'en avais eu l'intention, en effet, mon père, mais j'ai changé d'idée.

—Je le vois. Ainsi tu vas faire des visites?

—Oui, mon père.

—Chez qui vas-tu?

—Je vais voir d'abord Mme Villarceau et Mme Delteil, répondit Paul sans se troubler.

—Et ensuite?

—Ensuite, mon père, je ne sais pas, je verrai; je consacre mon après-midi à des visites obligées.

—Tu fais bien, car tu négliges un peu tes connaissances. C'est ce que me disait dernièrement M. le docteur Delteil; il se plaignait doucement de tes rares visites; ton ami Lucien lui-même ne te voit presque plus.

—Lucien est comme moi, mon père, très occupé.

—C'est ce que j'ai répondu au docteur; et puis je lui ai dit que tu n'étais pas encore habitué à l'atmosphère de la ville, que dans l'intérêt de ta santé tu avais besoin de l'air vivifiant des champs et des bois, et que tu éprouvais un grand bien-être à visiter successivement tous les environs de Paris, où tu faisais une riche moisson de croquis et de dessins pour tes albums.

Il est vrai, mon ami, que tu avais et que tu as encore besoin de distraction; tes promenades à la campagne te font beaucoup de bien; cela se voit dans la clarté de ton regard, dans l'expression de ta physionomie; j'en éprouve une grande satisfaction.

Le jeune homme eut un sourire indéfinissable.

—Mais, poursuivit Lebrun, je serais plus heureux encore si, trop souvent, je ne voyais pas sur ton front quelque chose de sombre; il me semble alors que tu ne te trouve pas bien auprès de ton père.

—Oh! mon père, ne croyez pas cela! protesta Paul avec un accent énergique.

—Je sais que tu as de l'affection pour moi, mon cher enfant.

—Je vous aime comme vous avez le droit d'être aimé de votre fils, avec la plus vive tendresse.

—Paul, dans n'importe quelle circonstance, ne l'oublie jamais, ton affection est ce que j'ai de plus précieux au monde, c'est ma vie.

—Mon père! prononça le jeune homme très ému.

—Oh! je n'ai pas à me plaindre de toi, mon ami, tu as toujours été le meilleur des fils et tu ne sais pas comme tu me rends fier. Mais je te le répète, parfois je m'attriste; tu as des préoccupations qui m'inquiètent et je me demande quelles peuvent être les pensées qui t'obsèdent.

—Mon père, répondit Paul, souriant, il n'y a rien dans mes pensées, rien, croyez-le bien, qui soit de nature à vous alarmer. Ah! il ne faut pas m'en vouloir si, quelquefois, je pense un peu au passé et si je songe beaucoup à l'avenir.

Lebrun plongea son regard dans les yeux de son fils, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de sa pensée. Puis un peu brusquement:

—Va, Paul, mon ami, dit-il, va faire tes visites.

Le jeune homme prit congé de son père. Il alla à la plus proche station de voitures de place où il prit un coupé qui le conduisit à Passy. Il ne resta pas plus de vingt minutes avec Mme Villarceau et Mme Delteil. Il remonta dans son coupé en disant au cocher de le conduire rue Lafayette, à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin.

La voiture s'arrêta où il avait dit; il mit pied à terre, paya le cocher et, lentement, monta la rue, cherchant du regard la boutique dont l'enseigne était, lui avait dit son ami Albert, *A la Pensée.*

Bientôt il se trouva devant le magasin d'objets d'art, qui offrait aux yeux un étalage de véritables merveilles. Mais il ne jeta qu'un regard distrait sur toutes ces choses recherchées par les collectionneurs. Il éprouvait, on le comprend, une violente émotion.

Il respira avec force et, ayant repris son sang froid, il ouvrit la porte et franchit le seuil.

—Que désire Monsieur? lui demanda Elizabeth, s'avançant vers lui avec son plus aimable sourire.

—Je désire parler à Mme Prudence.

—A elle même?

—Oui, à elle-même.

—Pour un achat ou une vente?

—Pour une chose très sérieuse, mais tout à fait étrangère au commerce.

—Eh bien, monsieur, veuillez me suivre.

Elisabeth ouvrit la porte du salon de sa maîtresse et dit:

—Madame, c'est un jeune homme qui désire vous parler.

V

LA MÈRE.

—Un jeune homme! répéta la marchande à la toilette, en se dressant debout.

Paul entra dans le salon et la porte se referma derrière lui

Il était devant sa mère. Oh! il ne pouvait plus douter, c'était bien sa mère, il la reconnaissait, il retrouvait dans sa mémoire les traits de cette mère qui, lorsqu'elle rentrait le soir, souvent très tard, se penchait sur son lit d'enfant pour lui mettre un baiser sur le front.

La mère, elle aussi, avait tout de suite reconnu son fils. Pâle, immobile, les yeux démesurément ouverts et toute tremblante, elle le regardait, éperdue, n'osant ni faire un pas vers lui, ni prononcer un mot.

Elle attendait, haletante, qu'il parlât le premier. Mon Dieu! qu'allait-il lui dire?

Cependant, machinalement, inconsciemment, elle ouvrit ses bras.

Peut être était ce ce que Paul attendait, car, aussitôt, il laissa échapper de son cœur ce cri:

—Ma mère!

Et il s'élança au cou de la malheureuse, depuis si longtemps sevrée des baisers de son fils.

Au cri de Paul elle n'avait eu que le temps de répondre:

—Mon fils, mon fils bien-aimé!

Sous les baisers du jeune homme, qu'elle n'avait pas osé aller trouver, mais qui venait à elle, comme attiré par l'amour maternel, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, à sangloter.

En même temps, sur les joues de la mère et du fils grésillaient les baisers.

Ah! comme ils se dédommageaient de leur longue séparation!

Rien ne saurait rendre l'émotion de cette scène touchante. Ce n'était pas une froide étreinte, que celle de ces deux cœurs, de ces deux âmes qui venaient enfin de se rapprocher.

Ainsi le fils pardonnait à la femme coupable; si bas qu'elle fût tombée, son fils la relevait! Et à cette pensée que le pardon du père suivrait celui du fils, le rayonnement du bonheur éclatait dans ses yeux et sa physionomie reflétait une noble fierté, une beauté morale qu'on ne lui avait jamais connues.

Oh! ce n'était pas une comédie qu'elle jouait, elle était sincère; à cette heure il ne restait rien en elle de l'intrigante, de la femme vénale.

Quelques jours auparavant elle s'était donnée à une combinaison louche et avait conclu une sorte de marché avec un misérable, un bandit; sans doute, l'esprit du mal n'était pas étouffé en elle et plus tard encore, fatalement, elle subirait l'empire de ses mauvais instincts.

Mais, à ce moment, elle était tout entière à son amour maternel, elle s'y absorbait. De même que certains métaux en fusion rejettent toutes les scories impures, de même l'amour maternel élevait momentanément l'âme de Léonie au-dessus de tous les calculs méprisables.

Ils s'étaient assis sur le canapé, l'un près de l'autre. Elle tenait les mains de Paul dans les siennes et les dévorait des yeux.

—Laisse-moi te regarder, lui dit-elle, te regarder longtemps; vois tu, il me semble que je passerais des journées entières, comme nous sommes en ce moment, sans pouvoir me lasser de te contempler. Oh! qu'il est doux, le ravissement de mon âme! Il y a longtemps, bien longtemps, va, que je rêvais ce bonheur sans oser l'espérer Il est si grand, si inattendu, que je me demande encore si je suis bien éveillée.

Mais oui, c'est toi, mon Paul, tu es près de moi, tes mains sont dans les miennes, je vois dans tes yeux des larmes de joie, tu me souris et j'ai senti ton cœur battre contre ma poitrine et tes baisers m'ont rajeunie.

—Tu es beau, mon Paul, oh! oui, tu es beau; c'est ainsi que je te voyais quand tu n'étais encore qu'un enfant: l'intelligence brille dans ton regard; on devine sous ton front la pensée ardente des hautes conceptions; sur ton visage se reflètent la bonté de ton cœur, la beauté de ton âme.

Ah! je suis heureuse, bien heureuse d'avoir un fils tel que toi! Tu réalise et au delà tout ce que dans mon enthousiasme de mère je rêvais autrefois pour toi.

Artiste, tu as du talent, tu auras du génie, des succès, toutes les gloires.

Elle avait parlé avec une telle volubilité que le jeune homme n'avait pu placer encore une parole.

Enfin, elle s'arrêta pour respirer.

—Ma mère, dit Paul avec un doux sourire, vous n'êtes pas moins enthousiaste aujourd'hui que vous ne l'étiez autrefois; ce que vous venez de dire me prouve que vous aimez votre fils; mais si j'y étais accessible, vos éloges pourraient faire naître en moi des pensées de vanité et d'orgueil.

—Paul, est-ce un reproche?

—Non. On ne reproche pas à une mère l'exaltation de sa tendresse.

—Oh! oui, je t'aime Paul. Et toi, mon fils, aimes tu ta mère?

—Si je n'avais pas pour elle la plus tendre affection, je ne serais pas ici auprès de vous.

—C'est vrai.

—Si je ne vous aimais pas, ma mère, vous croyant morte ou disparue pour toujours, je ne vous aurais pas cherchée et je n'aurais pas découvert que vous vous cachiez ici sous le nom de madame Prudence.

Léonie eut comme un mouvement d'effroi et baissa la tête.

Depuis ma sotte aventure de Bougival, continua le jeune homme, je n'ai pas cessé de penser à ma mère. Je n'avais pu reconnaître dans cette chambre d'hôtel où l'on m'avait couché mourant, cette inconnue qui s'était faite ma garde-malade et sous les baisers de laquelle je m'étais ranimé; mais le lendemain j'appris ce qu'avait fait cette femme, l'intérêt qu'elle m'avait témoigné; on me dit aussi que, une fois rassurée sur mon sort, elle avait disparu. Excepté mon père et moi, et probablement aussi M. le docteur Delteil, tout le monde pensa qu'elle était partie pour se soustraire à des remerciements, à des témoignages de reconnaissance.

Mon père ne dit rien, mais il devina qui était la mystérieuse inconnue.

Savait il alors que vous demeuriez à Paris? Je l'ignore. Sait il aujourd'hui que Léonie Lescure, sa femme, est, sous le nom de Mme Prudence, marchande d'objets d'art et de curiosité rue Lafayette? Je ne le crois pas.

Paul resta un instant silencieux, puis reprit avec un doux accent de tristesse:

—Mon père n'a pas fait comme moi, il ne vous a pas cherchée.

—Il ne pardonne pas, lui! pensa Léonie.

Changeant de ton, Paul continua:

—Moi, après les événements de cette soirée et de cette nuit inoubliables, je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps pour acquérir la certitude que la femme inconnue qui avait promis et donné cinq cent francs aux pêcheurs qui nous ont retirés de l'eau, Lucien et moi, qui s'était installée à mon chevet pour me soigner et avait mis des baisers sur mon front était ma mère.

Et j'ai compris que si vous vous étiez enfuie précipitamment, ce n'était pas pour vous dérober à ma reconnaissance, mais pour ne pas être reconnue, pour ne pas vous trouver en présence de mon père, qui venait d'arriver à Bougival.

—Je n'ai pas à le nier, Paul, c'est la vérité.

—Et moi, ma mère, je n'ai pas à rechercher la cause de cette espèce d'effroi, de terreur que vous inspire mon père.

—Paul, est ce que tu ne sais pas....

—Je ne sais rien, ma mère, et ne désire rien savoir. Tout me dit qu'un abîme s'est creusé entre vous et mon père; mais je suis là pour le combler.

Elle secoua la tête, et de nouveau, plus pâle encore que tout à l'heure, elle courba le front.

Le jeune homme continua:

—Mon père ne m'a pas appris pourquoi vous vous êtes éloignée de lui et de moi, qui ai été ainsi privé pendant tant d'années de votre tendresse. Mon père m'a toujours tendrement aimé; mais à côté de son affection pleine de sollicitude et de dévouement une autre affection me manquait, celle de ma mère.

—Cher et généreux enfant! murmura Léonie.

—Un jour, sans m'avoir prévenu, mon père me conduisit à Chartres et me laissa au lycée de cette ville.

—Ah! c'est au lycée de Chartres qu'il t'avait mis.

—Oui, ma mère, et j'y commençai mes études que j'achevai au lycée Louis-le-Grand, où j'entrai en même temps que mon ami Lucien. Tous les mois mon père venait me voir à Chartres, et vous comprenez si j'étais étonné que vous ne vinssiez pas avec lui. Un jour je lui demandai:

"Pourquoi donc maman ne vient-elle jamais me voir?"

Je ne me rappelle pas quel effet produisirent mes paroles, mais je me souviens très bien qu'il me répondit sourdement et d'un ton bref:

—"Ne pense plus à ta mère, elle est morte!"

Je pleurai, je pleurai beaucoup. Plusieurs fois encore je parlai de vous à mon père; il me laissait dire et restait silencieux, très sombre. Un jour, cependant, il me répondit:

—"Paul, tu me fais un mal affreux avec tes questions; je t'en prie, ne me parle plus jamais de ta mère."

Je n'osai plus lui parler de vous, et bien souvent, les yeux pleins de larmes, je retenais les questions qui venaient sur mes lèvres.

Les paroles de son fils pénétraient cruellement jusqu'au fond du cœur de la mère. N'étaient-elles pas en quelque sorte sa condamnation?

—Comme je vous l'ai dit, ma mère, reprit Paul, je vous croyais morte, car je ne pouvais admettre que mon père, si loyal, si scrupuleux en tout, m'eût trompé. Ce fut quelques années plus tard que le doute me vint; je me livrai alors à des réflexions dont je me gardai bien d'entretenir mon père et qui, en m'éclairant, me confirmèrent dans la pensée que la vérité m'avait été cachée.

Pourquoi mon père m'avait-il trompé? Je n'avais à le lui demander. Bien des idées me passèrent dans la tête; mais qu'avais-je à chercher? Mon père et vous aviez dû vous séparer; c'était le fait; je ne tenais pas à en connaître la raison. J'étais sûr que vous existiez, cela me suffisait. Et souvent, bien souvent, je pensais à vous en me disant, répondant à un espoir de mon cœur:

—"Elle n'est pas à tout jamais perdue pour moi, je la reverrai!"

Ah! si vous saviez comme j'avais soif de votre tendresse, de vos baisers!

La mère, ne se contenant plus, jeta ses bras au cou de son fils et l'embrassa avec une sorte de frénésie.

—Je renfermai en moi toutes mes pensées, poursuivit Paul; il m'était d'autant plus facile de garder le silence que jamais devant moi, ni mon père, ni la famille Villarceau, ni personne ne parlait de vous, ne prononçait votre nom Et des années se sont passées ainsi. Je suis sorti du lycée, j'ai appris le dessin, j'ai étudié la peinture, je suis allé à Rome, j'ai parcouru l'Italie, et toujours, partout, la pensée de ma mère m'a accompagné.

A présent vous comprenez que je ne pouvais pas hésiter à vous reconnaître dans la mystérieuse inconnue de Bougival.

—Oh! mon Paul, mon cher fils! Et pourtant, quand tu m'as surprise, collant mes lèvres frémissantes sur ton front, tu m'as repoussée.

—Je crois me souvenir de cela, ma mère; mais alors j'ignorais qui vous étiez; dans la demi obscurité de la chambre, je ne pouvais reconnaître vos traits, et je ne saurais dire aujourd'hui à quel sentiment j'ai obéi.

—Ah! ton mouvement où je crus voir de la répulsion et surtout le regard terrible que tu jetas sur moi m'ont causé une horrible douleur. Je restai un instant comme anéantie, puis je suis sortie de la chambre, chancelante, la poitrine pleine de sanglots.

Paul, je m'étais imaginé que tu avais reconnu ta malheureuse mère et que tu venais de la repousser avec colère, avec mépris.

—Mais c'est affreux d'avoir eu cette pensée! s'écria le jeune homme.

—Je me suis trompée, et ce qui le prouve mieux que tout, c'est que tu es ici, près de moi. Mais ne parlons plus de cela. Et cependant.... Ecoute, Paul: Je n'ignore pas que tu demeures avec ton père, rue Saint-Maur, où je ne peux pas aller; mais je sais aussi que tu as ton atelier de peinture boulevard de Clichy; je pouvais me présenter à ton atelier.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venue?

—Ah! pourquoi.... je n'ai pas osé, et Dieu sait si j'ai dû faire violence à mon cœur; je n'ai pas osé, Paul, j'ai eu peur de paraître devant toi.

—Oh! ma mère!

—Eh bien, oui, je craignais d'être mal accueillie. C'est que, vois-tu, si j'étais allée à ton atelier et que tu m'eusses repoussée, en me jetant un regard chargé de colère et de mépris, c'eût été pour ta mère un coup mortel.

—Ainsi, ma mère, vous doutiez de la tendresse de votre fils!

—Paul, j'ignorais que tu fusses bon et je pouvais croire que l'on t'avait appris à me maudire.

—De sorte que si je n'étais pas venu vous trouver....

—J'aurais attendu encore le bonheur de te serrer dans mes bras; mais si l'occasion de me rapprocher de toi avait trop tardé à se présenter, je l'aurais fait naître. Ah! je n'ai plus à me plaindre de ma destinée, j'ai retrouvé mon fils, il aime sa mère, et c'est lui, qui, le premier, est venu se jeter dans mes bras. Mon fils, mon fils bien-aimé, tu ne sais pas, non, tu ne peux pas savoir comme tu me rends heureuse! Il me semble que pour moi et pour toi le ciel s'éclaire. Ah! laisse-moi encore te serrer contre mon cœur et t'embrasser.

Ils s'étreignirent et échangèrent de nouveaux baisers.

Etrange situation que celle dans laquelle se trouvaient la mère et le fils! Comme on le verra plus tard, ce n'était pas tant la mère qui cherchait à se faire pardonner son passé par l'amour maternel que le fils réhabilitant la mère par l'amour filial

Il y eut un assez long silence troublé seulement par le bruit des baisers et des soupirs étouffés.

Enfin la mère reprit la parole:

—Paul, dit elle d'une voix hésitante, anxieuse, as-tu prévenu ton père de la visite que tu me fais?

—Non, ma mère, je n'ai rien dit à mon père et il ignore encore que je vous ai retrouvée; mais ce soir même ou demain il saura que je vous ai vue et je ne lui cacherai rien de ce qui s'est passé entre nous.

—Non, non, Paul! s'écria-t-elle effrayée, ne parle pas de moi à ton père.

—Ma mère, c'est impossible.

—Paul, je t'en prie, garde le silence, ne dis rien; ton père doit ignorer que tu es venu ici sans que je t'aie appelé; il ne faut pas qu'il sache que tu t'es jeté dans mes bras, que nous nous sommes embrassés en mêlant nos larmes et que tu as donné à ta mère un bonheur qu'elle n'osait pas espérer. Qu'il ne sache rien, Paul; comme cela il n'aura pas à se placer entre toi et moi. Sans que personne puisse soupçonner que tu es mon fils et que je suis ta mère, nous nous verrons souvent; tu viendras ici et j'irai te voir travailler dans ton atelier. Cachées à tout le monde, nos joies n'en seront que plus vives; tu verras, Paul, tu verras comme ta mère sera heureuse.

—Oui, ma mère, cela pourrait se faire; mais je ne pense pas comme vous et je vois autrement les choses; je vous aime, ma mère, mais j'aime aussi mon père et je le respecte et le vénère; je ne peux le tromper, je me croirais indigne de lui si je lui mentais; et d'ailleurs, je ne le pourrais pas: il découvrirait sur mon visage, il lirait dans mes yeux ce que je voudrais lui dissimuler.

Ma mère, s'il est des choses qu'on peut ne pas dire à son père, il en est d'autres que l'on n'a pas le droit de lui cacher, surtout quand le devoir oblige à parler.

Le devoir, fit elle, que veux-tu dire?

—Je veux dire, ma mère, répondit-il d'un ton grave, qu'un grand devoir s'impose à moi aujourd'hui: placé entre vous et mon père, séparés l'un de l'autre, le devoir me dicte la conduite que je dois tenir; je dois faire tout au monde pour amener un rapprochement entre vous.

Léonie regarda son fils avec effarement.

—Tu n'obtiendras rien de ton père s'exclama-t-elle. Ah! je le connais, va, je le connais bien!

—Je le connais aussi, moi, et je sais qu'il est bon et qu'il a un grand cœur. J'aurai sans doute des luttes à soutenir; mais j'ai mon père et je veux avoir ma mère; cela me donnera toute la force qui me sera nécessaire, et je l'aurai d'autant plus grande, cette force, qu'elle s'appuiera sur l'affection de mon père et la tendresse de ma mère.

—Paul, je tremble.

—N'importe à quel prix, ma mère, il faut sortir d'une situation douloureuse qui ne doit plus exister; j'en ai pris la ferme résolution, mon père me rendra ma mère.

—Tu n'obtiendras rien, te dis je, rien!

—Laissez moi faire; si mon père ne vient pas ici vous tendre la main, c'est vous qui irez rue Saint-Maur lui tendre la vôtre.

—Mon pauvre enfant, dit-elle, d'un ton douloureux, tu ne verras jamais cela!

Elle eut comme un sanglot et cacha sa figure dans ses mains. Puis se redressant brusquement et d'une voix étranglée:

—Paul, si tu persistes dans tes intentions, voici ce qui arrivera: cet abîme dont tu as parlé et qui existe entre ton père et moi se creusera encore plus profond.

—Je serai le pont sur lequel vous passerez, répliqua-t-il, ayant une flamme dans le regard.

—Paul, je ne te blâme pas, oh! non, je ne peux pas te blâmer de te montrer bon et généreux envers moi; je t'admire et tu me rends fière de toi. Mais tu te prépares des douleurs que je voudrais t'éviter; je te le répète encore, tu n'obtiendras rien de ton père; il restera inflexible, sans pitié.

Quand tu lui auras parlé, il te répondra; ce qu'il te dira, je le devine.... Ah! voilà ce qui m'effraie, ce qui m'épouvante! Tu l'écouteras, car tu ne pourras pas fermer tes oreilles à ses terribles paroles; mon Dieu! quand tu l'auras entendu, peut-être cesseras tu de m'aimer, ne voyant plus en moi qu'une malheureuse, indigne de ton affection.

—Ah! ne dites pas cela, ma mère! s'écria le jeune homme.

—Soit, tu auras pitié de moi, tu ne voudras pas m'écraser, comme l'a fait autrefois ton père, et même tu auras la pensée du pardon. Mais entre ton père et moi, tu te trouveras dans une situation extrêmement pénible. Ah! Dieu m'est témoin que je ne songe pas à t'éloigner de ton père, à t'attirer vers moi pour t'avoir complètement à moi; mais lui, Paul, lui! jaloux de ton affection, la voulant pour lui seul, il n'en admettra point le partage, il voudra te reprendre à ta mère.... Paul, il te défendra de me revoir!

Le jeune homme eut un mouvement de tête superbe.

—Ma mère, répondit il d'une voix vibrante, ce que vous craignez n'arrivera pas; mais si cela arrivait, mon père me forcerait à ne plus tenir compte de son autorité, et pour la première fois de ma